

Manolo González

le grégo-swing

Entretien Jean-Luc Terradillos Photo Marc Deneyer

La deuxième maison de Manolo González est à Ligugé. Depuis plus de dix ans, l'abbaye des bénédictins est devenue son principal point d'ancrage musical. Un lieu de recherche sur les premières polyphonies occidentales et le chant grégorien. Un espace de création aussi, grâce à la confiance que lui accordent les moines. Deux disques enregistrés à l'abbaye, et gravés l'été dernier, témoignent de cet engagement réciproque. *Apocalypse 2000* est un oratorio jazz pour solistes, violes, chœurs et big band, composé par Manolo González et créé le 9 juillet 2000 pour le Festival de musique sacrée de Ligugé. La rencontre étonnante du chant grégorien et du jazz. Absolument hors norme.

Avec l'ensemble Absalon, il explore l'école andalouse de la Renaissance. Le disque *Luz de Andalucía* réunit des motets de Francisco de Peñalosa (1470-1528) et de Francisco Guerrero (1528-1599).

Deux facettes de ce musicien né à Poitiers en 1947, mais il y en a bien d'autres...

L'Actualité. – Quels sont vos premiers souvenirs de musique ?

Manolo González. – Dans ma famille, on chantait beaucoup. Mon père est de Madrid, ma mère et toute sa famille de Séville. Une famille andalouse chassée en 1939 par Franco, fixée à Poitiers. Ma grand-mère chantait des sevillanas le dimanche en jouant des castagnettes. On chantait aussi des zarzuelas, du tango, du boléro, toute cette musique hispanique qui, ensuite, a pris son essor avec la salsa, le chacha, le mambo, qu'on appelait alors musique typique.

A l'école Condorcet, vers l'âge de 8 ans, j'ai commencé à jouer dans l'harmonie fanfare dirigée par Pierre Favre – mon premier maître –, d'abord la basse tuba puis la trompette d'harmonie. En classe de 6^e, j'ai continué la

fanfare. J'habitais derrière la gare, entre le bistrot et l'épicerie-boucherie et j'allais au collège de la Cathédrale, à l'emplacement actuel de l'Espace Mendès France. Sur le trajet, il y avait les Dames de France, rue du Marché, et ses 45 T. C'est là que j'ai écouté pour la première fois les Beatles, les Chaussettes noires, Dick Rivers, Johnny Halliday. Un flash !

Avec les copains, on s'est mis à cette musique-là. Pas besoin de guitare électrique, je chantais. On peut tout faire avec le chant. Je participais à des radios crochet. Le premier gagné, c'était à Bel Air avec *Retiens la nuit*. Très vite, j'ai joué de la trompette dans les bals. On m'engageait pour le 14 juillet, des mariages, des soirées dansantes. Puis, avec des copains, on a créé l'orchestre d'Alain Regman, c'est-à-dire Alain, Régis, Manolo, qui a tenu deux ou trois ans avec de la chanson française, de la musette française et hispanique. Mais une autre lame de fond s'annonçait. Charles Trenet avait introduit le swing dans ses chansons, le jazz venait prendre possession des grands orchestres, avec notamment Ray Ventura et Jacques Hélian.

Comment le jazz arrive-t-il ?

Je découvre le jazz par les disques. En 1967, j'achète mon premier Bud Powell. Mais aussi Louis Armstrong, Clifford Brown, Albert Ayler, Miles Davis, et du blues. J'ai appris le jazz en écoutant des disques et en essayant de jouer pareil. Il n'y avait pas de partitions comme aujourd'hui alors ça force à se plonger dans une matière sonore, à trouver le son, le swing, le toucher. J'ai fait mes premiers arrangements comme ça, tout de suite testés dans les bals. J'allais aussi à la maison des étudiants, rue de Blossac, écouter les «vieux» (ils avaient peut-être la trentaine) qui se produisaient dans le club de jazz. Comme j'avais été jeté de l'école à 16 ans, rien de mieux à faire...

ABSALON
Dans *Luz de Andalucía*,
l'ensemble
Absalon est
composé de huit
chanteurs :
Fabrice Barré,
Eric Trémolières,
Manolo González,
Thomas Georget,
Ludovic Redon,
Fabrice
Charprenet,
Gérard Daviet,
Malcolm
Bothwell.

Le 1^{er} mai 1968, je finis le service militaire (dans la fanfare, à Bordeaux). Retour à Poitiers et musique à plein temps : variété le week-end, jazz le reste de la semaine. Je gagnais très bien ma vie avec les bals (2 600 F par mois en 1971 pour jouer chaque week-end dans un orchestre). Assez pour vivre et acheter des disques chez M. Cholet, à la Librairie des étudiants de M. Vergnaud.

C'est aussi une période où se mêlent soul, rythm & blues, pop. Inoubliable *Summertime* par Janis Joplin ! Dans les bals, on reprenait aussi bien Ike et Tina Turner que Clapton ou Chicago Transit Authority. Puis sont venues des musiques électriques plus complexes avec des groupes, qu'on écoutait beaucoup, comme King Crimson, Genesis, Zappa. C'est loin mais bien des années plus tard j'ai joué avec Mick Martin qui adaptait *Are you experienced ?* de Jimi Hendrix.

Et la musique classique ?

Chez moi, j'ai commencé à jouer du piano et à écouter assidûment France Musique. Varèse et Bartok, nouveau choc. A 18 ans, j'avais envie de tout apprendre, le solfège, l'harmonie, le contrepoint, je voulais aussi composer, alors je suis entré au conservatoire. Là, j'ai travaillé l'harmonie avec Maxime Dumoulin, la direction d'orchestre avec Lucien Jean-Baptiste, le violoncelle avec Michèle Dasriaux (pour jouer Bach). Plus tard, j'ai été propulsé prof de solfège au conservatoire, pendant six ans. Là, au contact d'Antoine Geoffroy de Chaux et de Dominique Ferran, j'ai remonté l'histoire jusqu'à la musique baroque.

La remontée dans le temps s'est poursuivie pendant les années 80. Dominique Ferran m'a présenté Jean-Pierre Ouvrard, à Tours, qui travaillait le répertoire de la Renaissance, et chez lui, j'ai rencontré Malcolm Bothwell qui m'a fait découvrir les polyphonies médiévales – il chantait alors dans l'Ensemble Organum de Marcel Pérès.

A ce moment-là, j'étudie sérieusement la musicologie, l'analyse, l'histoire du Moyen Age. En jouant chez les autres, je me rends compte, petit à petit, qu'on peut faire plus et parfois «mieux» pour ces musiques. D'où la création, en 1987, de l'ensemble Absalon pour explorer la musique du xv^e siècle, celle des rois catholiques à Madrid, de la cour de Bourgogne et des Médicis à Florence. Les partitions de la Renaissance sont assez lisibles mais tout n'est pas noté. Pas d'indications de vitesses ou de nuances. En ce qui concerne les polyphonies médiévales et le grégorien, que nous attaquons à partir de 1990, c'est encore plus complexe. Alors il faut s'immerger dans l'époque, aller aux sources pour la connaître de fond en comble et tenter de la comprendre, afin de deviner comment oser sculpter une telle matière sonore.

Ce sont des musiques très savantes mais, au bout de vingt ans de recherches, je dis souvent que ma principale préoccupation en ce domaine c'est le savoir-faire, la familiarité avec ce répertoire.

Comment avez-vous rencontré les moines de Ligugé ?

Les moines ont appelé le conservatoire pour obtenir des cours de chant. Celui qui leur a donné ces cours est Gérard Daviet, un membre d'Absalon. Deux ou trois ans après, Absalon fut invité au monastère pour donner un premier concert. C'était en 1991. Depuis nous n'avons jamais cessé de travailler ensemble. Chacun apporte quelque chose à l'autre.

Les moines avaient besoin de notre technique de musiciens laïques parce qu'ils savaient que leur chant grégorien commençait à s'aseptiser. D'autre part, ils nous ont appris à comprendre mieux comment fonctionnent les neuf offices quotidiens. L'organisation du chant grégorien demeure très complexe parce que tout n'est pas noté. Par la tradition orale, les moines savent qu'il faut, par exemple, alterner tels versets de psaumes avec telle antienne, que telle partie peut être intercalée à tel moment dans tel office, etc.

D'où vient l'idée de mêler jazz et grégorien, comme vous le faites dans *Apocalypse 2000* ?

N'importe quelle mélodie peut être jouée «jazz», à condition qu'elle soit franchement caractérisée. Petit retour en arrière : durant toutes ces années «musique ancienne», je n'ai jamais abandonné le jazz, ni le tango d'ailleurs (je joue du bandonéon depuis l'âge de 16 ans). En 1979, j'ai fondé Syrinx à Poitiers, une école «nouvelle» de musique à Poitiers avec des musiciens jouant notamment dans diverses formations jazz. C'était l'occasion rêvée pour constituer le noyau d'un big band, façon Gil Evans. Ce big band se nomme maintenant Coïncidences.

Un jour, j'ai improvisé au piano pendant que les moines chantaient du grégorien. On a voulu continuer. Un an après, pour le 4^e Festival de musique sacrée de Ligugé, le père abbé m'a passé commande. «Faites quelque chose avec le big band, dit-il, je vous fais confiance, je sais que cela respectera le lieu.» Comme j'ai tendance à composer pour des musiciens prêts à se lancer dans ce genre d'aventure, j'ai écrit *Apocalypse 2000* pour quatorze musiciens de jazz, trois violons, cinq chanteuses et chanteurs solistes, un chœur masculin (Absalon) et un chœur féminin.

J'ai suivi le texte de l'Apocalypse de Jean et tout semblait évident. Le découpage du texte induisait chaque style, du récitatif pur au gospel, avec des envolées à la Gil Evans et Miles Davis. Il y a des collages, des fondus enchaînés, des affrontements, de la fusion. Une sorte de déploiement à 360°. ■

STUDIO DBA
Les CD de Manolo González ont été enregistrés par le Studio DBA Productions, créé par Emmanuel Deliquet au Moulin de Dalidant à Saint-Pierre-d'Exideuil (Civray). Disponibles pour l'instant chez les disquaires poitevins et dans le réseau Siloë Librairies (05 49 55 89 00).

